

Regards croisés sur la bataille de Dannemarie

Jeanne, ma douce,

Je t'écris cette lettre pour te faire parvenir de mes nouvelles. Je vais bien, je te rassure, malgré le combat de Dannemarie. Tu sais, le petit village d'Alsace où ma grand-mère a vécu. Je ne sais pas si tu t'en souviens. Il n'y a pas eu de morts, ni de blessés. Pas de dégâts matériels, pas de maisons brûlées, pas de violence. Tu seras soulagée. Ne crois pas que je suis amer. La guerre va peut-être, contrairement à ce que je croyais, se terminer rapidement. Je pourrais alors te revoir...

J'ai rencontré deux hommes ; pas très aimables, certes, mais l'amabilité n'est pas la qualité exigée pour se faire enrôler. Le premier s'appelle Gustave Lefebvre. Un matin, il m'a demandé une cigarette, et est simplement parti sans rien dire. C'est seulement le soir qu'il m'a remercié en marmonnant. Cela ne te paraîtra pas très agréable, mais ce n'est que le lendemain que nous avons partagé une seconde cigarette. Je ne pourrais pas dire que cela ressemblait à une véritable conversation, mais cela s'en approchait un peu.

Le second se nomme Marius. Marius Dubois. L'aventure te distraira peut-être un peu de ton monotone quotidien. Nous courrions sur le champ de bataille, lorsque des balles ont commencé à siffler au-dessus de nos têtes. L'une d'entre elle arrivait très vite en direction de notre groupe, et plus particulièrement sur Marius. J'ai hésité, quand j'ai trébuché violemment contre une pierre, tombant sur notre sujet. Les balles sont passées au-dessus de nos têtes, nous manquant de très peu. Si Marius était resté debout, il serait mort. Je lui avais sauvé la vie. Sauvé... accidentellement. Tu sais, il me voue maintenant un respect sans bornes. Il n'est toujours pas très causant, mais il semble plus engagé dans la conversation.

Je n'ai plus beaucoup de temps pour t'écrire, et peut-être mes lettres se feront-elles un peu plus rares. Nos entraînements s'intensifient et se multiplient, et notre temps libre diminue d'autant. Sache que je pense toujours à toi, et préviens-moi si quoi que ce soit de grave arrive. Fais attention, une rumeur court disant que les lettres de nos proches sont lues avant de nous être transmises.

Bien à toi,

Antoine

Chers parents,

Le matin du 7 Août, alors que je me levai à peine, des tirs tout proche se firent entendre. Je regardai alors autour de moi et vis tout le monde courir dans tous les sens, certains se mirent à tomber raides et j'entendis des cris de douleur un peu partout.

Je n'avais pas eu le temps de me cacher quand les allemands commençaient à tirer dans tous les sens ; je n'avais aucune idée de comment me comporter et j'observais alors les autres soldats dans la même situation que moi dans l'espoir de trouver de quoi m'inspirer pour sauver ma peau.

Mais la seule scène qui m'absorbait était les cris et les soldats blessés.

C'est alors que Marius apparut comme un messie à mes côtés et me traîna derrière un mur pour me parler à l'abri des allemands.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques ?! me lança-t-il alors, le regard noir.

Je n'y comprenais rien et essayais de balbutier quelque fractions de mots pour ma défense mais je pense qu'il se fichait de ma réponse et il tourna la tête du côté des boches.

– Il faut aller dans la fosse chercher les armes au plus vite, certains nous attendent déjà là-bas, cria-t-il alors.

J'étais prêt à le suivre quand il ajouta :

– On ne peut plus passer par là, ils approchent.

Il passa donc devant moi afin de longer le mur et atteindre la fosse depuis l'autre côté.

On dut courir quelques centaines de mètres afin de ne pas être vus, et Marius demeurait toujours serein malgré le danger.

J'avais mis du temps à l'admettre mais il m'a sauvé la vie cette fois-là.

Arrivés à la fosse, nous prîmes les armes dont nous avons besoin et Marius en empoigna quelques unes de plus sans me fournir la moindre explication.

Nous repartîmes de plus belle dans l'autre sens, pour faire face à notre ennemi. Une cinquantaine de personnes armées étaient déjà sur le champ de bataille, et Marius y plongea sans vraiment réfléchir ; je fis alors de même.

Il n'y a pas vraiment de mots pour décrire ces minutes durant lesquelles nous avons bataillé. J'étais là et je sentais que mon esprit était tout simplement terrifié comme en plein cauchemar. Il n'y avait que des allemands en face, des allemands aux yeux ivres de rage et de douleur, j'étais rempli d'une aussi grande motivation à tuer, à tuer pour me venger, à tuer pour nous venger, pour ce qu'ils nous ont fait endurer. Vous ne pourrez jamais comprendre à quel point je me réjouissais de quelque chose d'aussi peu humain.

Marius était à côté de moi. J'étais à la fois extrêmement heureux et effrayé de voir que quelqu'un éprouvait la même haine que moi. Je le regardai massacrer ces sales types qui avaient pris nos maisons et nous avaient chassés, je le voyais tuer et par la même occasion venger ma cause à mes côtés. Je compris en regardant son regard déterminé que je l'admirais vraiment.

Plusieurs heures plus tard, alors que la bataille était terminée, nous vîmes autour d'une maisonnette des allemands qui se criaient dessus. Marius regarda alors en face de nous, puis tourna son regard vers moi :

- On y va.

C'est donc à ce moment que nous partîmes tous les deux avec nos armes en direction de la maison.

Le temps d'arriver, certains ennemis étaient partis et d'autres étaient entrés. Marius s'arrêta devant la porte ouverte avant de se tourner vers nous, il souffla puis nous fit signe d'entrer.

Nous avons fouillé tout le rez-de-chaussée, et les seules personnes que nous trouvions étaient ces saletés de boches sur lesquels on tirait sans scrupules.

Soudain nous entendîmes un grincement au-dessus de nos têtes, puis un cris étouffé. Nous montâmes alors dans la plus grande des discrétions avant d'entendre un nouveau bruit tout près. Il y avait deux portes, et alors que Marius se dirigeait vers celle de droite, un bruit de pas attira son attention vers celle de gauche. Il pénétra rapidement dans la pièce, je le suivis de près et il avait là deux allemands qui mettaient des coups de pieds dans une botte de foin, sûrement pour vérifier que celle-ci n'était pas vide. A ce moment ceux-ci se tournèrent vers nous et furent abattus par Marius de deux coups secs.

Derrière leur corps ensanglantés, il n'y avait que du foin, mais en regardant de plus près, on pouvait voir six têtes dépasser et des yeux pleins de honte nous regarder. C'était des soldats de notre régiment.

Parmi eux, Louis de Saligny, un type qui avait deux fois mon âge.

J'étais comme en pleine hallucination.

Marius regarda froidement chacun d'eux, avant de repartir.

J'espère que nous vivrons des jours meilleurs.

Je vous embrasse,

Votre fils,

Gustave

Chère Angèle,

Une fois de plus, je te retrouve dans cette lettre qui permet de m'évader pour te retrouver.

J'attends encore ta réponse à ma dernière lettre, m'aurais-tu oublié ? Ou alors empêche-t-on mes lettres de te parvenir ? S'il te plaît, écris-moi, l'inquiétude commence à grandir en moi.

Comme je te l'ai promis dernièrement, je vais te conter mes dernières mésaventures de la bataille de Dannemarie :

Ces saligauds de Boches ont commencé par envahir le village dès notre réveil, on n'eut pas le temps d'aller se réfugier, à part un groupe de soldats qui disaient qu'ils allaient protéger les familles. Enfin, c'est ce qu'ils disent car je suis persuadé qu'ils firent cela uniquement pour leur propre intérêt, tu sais ces gens qui se considèrent comme " Nobles " et qui se croient supérieurs à des gens comme toi et moi. Ils nous répètent sans cesse qu'ils n'ont pas leur place ici, que leur place se trouve en France et pas dans la boue avec les cadavres et la tuberculose qui nous entoure, ou même le choléra.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes pris de cours, et mes compagnons et moi-même coururent chercher les armes dans la fosse où nous les avions déposées le soir même, je pris tout ce qui était à ma portée sans vraiment faire attention à ce que je prenais, ensuite ce fut un carnage des tirs de partout se firent entendre, les corps des Allemands tombaient à foison, je ne fis pas vraiment attention à leurs visages, à leurs expressions, je ne pensais pas ou plus à leurs vies, si ils avaient des enfants et ce qu'ils feraient si leur père était mort, leur tristesse quand ils l'apprendraient... Tout cela m'importait peu ce qui était important était de les tuer je dirais presque que... Au bout d'un moment c'était presque machinal, voir normal, et cela me fit peur, Angèle, peur de tomber dans ce que le gouvernement veut qu'on devienne, des armes de guerre.

Depuis le début, j'étais aux cotés de Gustave Lefebvre, ce petit qui au début était complètement désorienté, je l'ai épaulé et par la suite il a volé de ses propres ailes, j'ai aussi vu la rage dans ses yeux, je pense que désormais il me considère plus que comme un simple compagnon d'armes. Je ne veux pas me vanter mais j'espère être pour lui un exemple et lui inculper certaines valeurs pour ne pas qu'il se laisse subjugué par ses émotions, il a encore beaucoup à apprendre. La bataille continuait, les cadavres tombaient de plus en plus, ce fut signe que la bataille allait bientôt s'achever, tout le monde continuait de tirer jusqu'à ce que..., jusqu'à ce que je me retrouve nez à nez avec lui, cet homme, un Allemand, un ennemi.

Tu sais, cela me hante tel un cauchemar, mon pire cauchemar, je revois cette personne, ses yeux, sa colère, sa rage, me visant sans aucune pitié avec cette arme puis ce second homme que je considère dès à présent comme un héros, il m'a sauvé la vie, non, plus que ma vie, il a sauvé notre famille, pour toujours je lui serai redevable de ça. Après ce geste, je le remerciai, mis ma fierté de côté et lui baisai la main.

Une fois la bataille terminée, nous fîmes le tour de ce lieu et près de la porte d'une étable, nous vîmes trois Allemands, toujours en vie, nous nous demandâmes quelle était cette mascarade ? D'où venaient-ils ?

Nous nous approchâmes de la porte puis j'ordonnai a mes camarades d'entrer en leur faisant un signe. Nous défonçâmes la porte pour trouver de l'autre côté ces sagouins d'Allemand, nous les tuâmes sans aucune hésitation et grâce au nombre supérieur de nos hommes, en deux coups de couteaux ils furent tous occis. Nous montâmes les quelques marches de bois qui se trouvaient derrière nous, alertés par des craquements de bois du plancher qui se trouvaient au-dessus de nos têtes. Une fois en haut, nous découvrîmes six des hommes de notre régiment qui se cachaient, en n'apercevant que le dessus de leur crâne dépasser du foin, un petit rire m'échappa, ils sortirent de leur cachette en nous entendant se moquer d'eux, est ce que tu appellerais cela des hommes ? Moi non. Je reconnus Louis de Saligny, je le regardai d'un air méprisant, poussai un soupir, lançait un regard aux hommes qui étaient avec moi et je tournai les talons.

Voilà ma très chère Angèle mes aventures, j'attends tes lettres avec impatience.

Je t'aime fort.

Marius

Le 11 Août 1914